

IL FAUT UNE RELIGION

POUR LE PEUPLE.

En 1834, à l'époque où les émeutes de Lyon et de Paris, les prédications des Saints-Simoniens et les théories des Fourieristes avaient mis à découvert l'absence, chez le peuple français, de toute foi religieuse et de tout principe de morale, j'appris que, dans une de nos villes de France au milieu d'une population composée de catholiques et de protestants, qui depuis longtemps n'allaient entendre ni le sermon du pasteur, ni la messe du curé, j'appris qu'il s'était manifesté quelque sentiment religieux, et qu'on y désirait l'établissement d'un culte plus vivant que ne l'étaient ceux de l'église et du temple. Je résolus de me rendre sur les lieux, d'y offrir mes services comme ministre de Jésus-Christ, et d'y ouvrir une chapelle évangélique. Aussitôt résolu, aussitôt accompli : je pars et j'arrive. Avant d'ouvrir un lieu de prédication, je crus devoir étudier les besoins de la localité, et, dans ce but, j'allai d'abord faire une visite à M. le sous-préfet ; j'entre et lui fais part de mes intentions. « Je suis tout prêt à vous seconder, me dit-il, car je suis profondément convaincu que le frein religieux est seul capable de dompter ces populations sans principes d'ordre ni de morale. J'en ai chaque jour une nouvelle preuve, et pour ne vous citer qu'un exemple,

voyez ce qui s'est passé à nos dernières élections : un homme intègre, capable, moral, se présente à la candidature de notre département ; on devait s'attendre à le voir nommer à une grande majorité ; eh bien ! ce qui'aurait dû assurer son succès est précisément ce qui a préparé son échec. Comme chaque électeur venait lui imposer quelque condition en accord avec ses intérêts particuliers, il a donné à entendre à tous qu'il ne voulait pas aller à Paris pour faire le métier de solliciteur, et qu'à la Chambre il ne parlerait et ne voterait que conformément à sa conscience. Qu'est-il arrivé ? Notre candidat a été mis de côté et nos électeurs ont réuni leurs voix sur celui qui leur a fait le plus de promesses. L'un lui a imposé de voter contre le remboursement de la rente, c'était un banquier ; l'autre lui a demandé un discours en faveur du chemin de fer, c'était un propriétaire dont la nouvelle route devait traverser le château et lui valoir une indemnité ; celui-ci lui recommanda son fils pour obtenir une entrée gratuite à l'école militaire ; celui-là son neveu, pour une place auprès du ministre des finances, et ainsi notre cher Edouard, ce pauvre oncle, qui m'aurait peut-être ouvert quelque préfecture près de Paris, est mis de côté, et un homme vendu à tous les partis est envoyé à la Chambre. S'il y avait parmi nos administrés quelques principes de morale, quelque sentiment religieux, verrions-nous régner un semblable égoïsme ? Non, non ; aussi, je vous le répète, je suis prêt à vous seconder de tout mon pouvoir, car il faut une religion pour le peuple. »

J'aurais bien voulu répondre à M. le sous-préfet, mais le temps lui manquait pour m'entendre, et il se leva en m'assurant qu'il se rendrait à ma première perédication. Force fut bien de me lever aussi ; je le saluai donc et je sortis. J'allai droit chez le banquier auquel le sous-préfet avait fait allusion, pour lui faire également part de mon désir de jeter la semence de l'Évangile dans le cœur des habitants

de cette ville. « Soyez le bien venu, me dit-il, puisque vous êtes un ministre d'ordre et de paix, car nous en avons grand besoin. Quel renversement, de nos jours, de tous les principes reçus : les liens de famille, la propriété, tout est mis en question. Il semble que le riche doive travailler, et se dépouiller ensuite pour enrichir le pauvre. Sur quoi pourra-t-on compter désormais pour faire respecter ses droits ? Si la religion ne vient pas à notre aide, nous sommes perdus ! Toute la police de nos administrateurs, toutes les lois de nos magistrats ont montré leur impuissance dans les émeutes prolétaires et républicaines ; il nous faut une police supérieure, une police qui veille, non pas sur les corps, mais sur les esprits. Tous les gardes municipaux sont insuffisants : ils nous faut des gendarmes spirituels. Savez-vous que tous ces bouleversements ont plus d'une fois ébranlé ma fortune ? Mais s'il y avait eu quelque foi religieuse dans cette foule de petits négociants qui ont mieux aimé perdre leur honneur en faisant faillite, que de payer leurs effets en conservant leur réputation, aurait-on vu tant de banqueroutes frauduleuses ? Mon portefeuille serait-il rempli de billets protestés ? Tous ces mots de liberté, de politique, de gloire sont bien sonores, mais sonores parce qu'ils sont creux. Il faut quelque chose de plus pour maintenir l'ordre dans certaines classes de la société. République, empire, restauration, les glorieuses, même n'ont pas tenu ce qu'elles avaient promis, c'est qu'il nous manque la foi religieuse pour gouverner la nation, et il est aujourd'hui évident qu'il nous faut une religion pour le peuple.

— « Oui, répondis-je, il faut une religion pour le peuple et... » Un cocher se présente à la porte du cabinet : « Il est trois heures, me dit le banquier, on m'attend à la Bourse ; au revoir. A quand l'ouverture de votre chapelle ?

— Pour dimanche.

— Bien, me dit-il, en s'élançant dans son tilbury, j'y enverrai tous mes commis et toute ma maison, car il faut une religion pour... » La voiture partit, et le bruit des roues sur le pavé m'empêcha d'entendre la fin de la phrase.

Pour le peuple, sans doute, me dis-je à moi-même. C'est vrai ; mais où est-il donc ce peuple auquel il faut une religion, et qui la réclame ? Jusqu'à présent ces deux-ci ne me paraissent guère vouloir en faire partie. Toutefois tentons une troisième visite, peut-être serons-nous plus heureux, et si le banquier pour lequel le sous-préfet voulait la religion, ne s'en soucie guère pour lui-même, peut-être le petit négociant pour lequel le banquier la réclame, l'accueillera pour son propre compte. Je me rendis donc chez un marchand drapier pour lequel j'avais une recommandation ; j'arrive, je présente ma lettre. « Ah ! je sais ce que c'est, me dit-il ; monsieur est ministre de l'Évangile ? Mon correspondant m'a écrit à ce sujet ; il connaît tout l'intérêt que j'y porte. » En même temps le marchand drapier pose l'aune sur la banque et me fait passer avec lui dans son petit comptoir entouré de grilles. « Ma femme sera bien aise de votre arrivée, continua-t-il, lorsque nous fûmes assis. Elle était catholique autrefois, elle s'est faite protestante, parce qu'elle n'aimait pas la confession ; aujourd'hui elle ne fréquente guère le temple. Vous savez que le samedi soir les réunions finissent tard, et le dimanche ma femme manque de temps. Je lui dis bien quelquefois : « Tandis que je fais mon courrier, va entendre le sermon ; » mais elle a toujours quelque prétexte pour s'en dispenser : il faut habiller les enfants, il faut préparer une robe pour le spectacle, et ainsi la journée passe sans qu'elle ait le temps d'aller entendre le prédicateur. Je vous avoue que je ne serais pas fâché que vous lui en disiez un mot. Entre nous, cette vie un peu mondaine me fatigue beaucoup : bals, spectacles, promenades, toilette, tout cela coûte, et d'ail-

leurs une femme n'a rien de bon à y gagner ; sa place est dans sa maison, à côté de ses enfants ; n'est-ce pas ? Je lui en ai parlé vingt fois, et toujours inutilement ; j'ai fait sentir que cela devenait dispendieux, elle m'a dit que je gagnais de l'argent ; je lui ai fait comprendre que les voisins pourraient critiquer son luxe, elle m'a répondu qu'elle aimait mieux faire envie que pitié ; quand je lui ai parlé au nom de sa réputation, elle m'a dit qu'elle ne faisait rien qu'on ne fît dans le beau monde. Je vous l'avoue, je suis au bout de mon latin, et reconnais aujourd'hui qu'il n'y a que la religion qui puisse la changer. Vous y réussirez, monsieur le ministre, car les femmes ont toutes, plus ou moins, un faible pour les croyances religieuses, et la mienne en a besoin.

— Mais, lui dis-je, croyez-vous donc que la religion ne soit bonne que pour les femmes, et qu'elle soit inutile aux hommes et à tous ?

— C'est vrai, c'est vrai interrompit-il, je reconnais qu'il faut une religion pour le peuple !

Pour le coup j'étouffais d'impatience ; les pensées pressaient dans mon esprit, et les paroles trop abondantes ne pouvaient sortir de ma bouche. « Voulez-vous monter ? me dit le drapier ; ma femme est au premier, elle vous recevra avec plaisir, et vous lui direz un mot. Adieu Monsieur ; je vous laisse aller seul, vous lui parlerez plus à votre aise, et d'ailleurs mon commis attend une facture. »

Je monte ; le premier bruit qui vient à mon oreille est le cri d'un enfant que l'on frappe à coups redoublés, et qui, au milieu de ses larmes, répète sans cesse : « Maman ! maman ! pardon, j'en'y retournerai plus, je serai bien sage !

— « Polisson, criait la mère, vaurien ! tu me le paieras ! » Et elle frappait toujours : « Je te corrigerai, tu seras au pain et à l'eau pendant huit jours. Marie ! Marie ! arrivez-donc quand on vous appelle.

— J'arrive, Madame.

— Enfermez-moi Jules dans le cachot, et qu'il n'en bouge pas jusqu'à ce soir. Voyons, marchez !

J'avais la main suspendue au cordon de la sonnette, je ne savais si je devais entrer dans un pareil moment... Enfin mes doigts s'embarassèrent dans le cordon, la cloche retentit, la porte s'ouvrit, et je me trouvai en face d'une femme rouge de colère. Honteux pour elle-même, je m'efforçai de trouver un moyen de la tirer d'embarras. « Il paraît, lui dis-je, que votre fils a fait quelque sottise ? »

— Monsieur, c'est tous les jours la même chose ; je ne sais plus qu'en faire : les enfants de nos jours sont d'une insolence, d'une insubordination sans exemple. Ah ! si de mon temps j'avais répondu ainsi à ma mère ! Monsieur, nous étions huit enfants à la maison, et pas un n'aurait manqué de respect à ses parents ! Mais aujourd'hui on n'y comprend plus rien : on ne sait pas où ces enfants vont prendre les insolences qu'ils vous répondent. Mais pardon, Monsieur ; donnez-vous la peine d'entrer. A qui ai-je l'avantage de parler ?

Je déclinai mon nom, ma qualité, et lui annonçai le but de mon voyage.

— Dieu soit loué, me dit-elle ; vous aurez sans doute une école pour les garçons ?

— Oui, Madame.

— Et des instructions religieuses pour les enfants ?

— Oui, Madame.

— Ah ! tant mieux ! je vous enverrai mon petit vaurien, et je vous en prie, quand il ne marchera pas droit menez-le dur. Puisque vous êtes ministre de la religion, faites-lui comprendre qu'avant tout un enfant doit respect et obéissance à son père et à sa mère. Je me rappelle que notre curé nous disait que Jésus était soumis à Joseph et à Marie. Vous lui direz tout cela. Peut-être que, quand il

aura un peu de crainte de Dieu, je pourrai en faire quelque chose. Vous me donnerez un catéchisme pour lui et une Bible allemande pour sa bonne qui est Alsacienne ; je vous les enverrai tous les dimanches au sermon, car je sens qu'aussi longtemps que la religion ne sera pas mieux connue, les parents auront toujours des enfants désobéissants, et les maîtres des domestiques infidèles ; tandis qu'un bon sermon de morale leur fait du bien, et comme le disait hier mon mari, il faut une religion pour le peuple.

J'allais répondre, lorsque nous entendîmes quelque bruit dans la pièce voisine : c'était l'enfant revêché qui frappait à coups de pied contre les planches de sa prison.

« Tais-toi, lui criait sa bonne, tais-toi ; si tu ne restes pas tranquille, je vais dire à Croquemitaine de venir te prendre... » Et l'enfant redoublait ses cris et son tapage : « Ah ! s'écria la bonne, qui semblait être à bout de ses moyens de répression : le voilà ! le voilà ! voilà le diable qui vient te prendre. Non, non, diable, allez-vous-en ; Jules sera sage. »

Bien ! me dis-je à moi-même, il paraît que la servante aussi pense qu'il faut faire croire à cet enfant ce qu'elle ne croit pas elle-même, et à coup sûr elle me dirait aussi qu'il faut une religion pour le peuple et les enfants. Soudainement il me vint une idée. « Madame, dis-je à la mère, j'aurais bien des choses à répondre à ce que vous venez de me dire, mais je le réserve pour une autre occasion.

— Volontiers, Monsieur ; voulez-vous me permettre de vous envoyer mon petit Jules, vous le raisonnerez un peu ?

— Soit ; je l'attends à la maison dans une heure : voici mon adresse. »

Une heure plus tard j'étais chez moi ; un petit jeune homme

de onze à douze ans, au chapeau rond, à la cravate haute, la canne à la main, enfin un fashionable en miniature, se présente; il me fait un salut gracieux, pose son chapeau sur la commode, prend place gravement sur un siège que je lui montre, passe le gant de sa main droite dans la gauche, s'amuse à en frapper nonchalamment sur sa cuisse, tandis que de l'autre main il semble baguetter son pantalon avec sa badine.

— Mon ami, lui dis-je (ce mot me parut le blesser; il me sembla qu'il s'efforçait de se tenir encore plus droit pour me laisser mieux juger de sa taille); mon ami, continuai-je, il me semble que vous êtes en âge de faire votre première communion, et j'espère que vous profiterez du cours d'instruction religieuse que nous allons bientôt commencer. N'est-ce pas, vous sentez toute l'importance de la religion?...

— Oui, Monsieur; j'ai fait l'autre jour au collège une composition là-dessus. Mes camarades avaient choisi pour sujet la politique, l'économie sociale : moi j'ai préféré prendre la religion, et je vous ai apporté ma composition.

— Ah! vraiment, lui dis-je, je serais bien curieux de connaître vos idées là-dessus. Voyons, lisez.

L'enfant-homme tira de sa poche un rouleau, le déploya, et lut, avec toute l'emphase dont sa voix enfantine était capable, la tirade suivante :

Depuis le jour où Dieu tira le premier homme des ténèbres du chaos, jusqu'à notre siècle de civilisation et de lumière; depuis les peuplades du Groenland jusqu'aux géants de la terre de feu; dans tous les siècles et chez tous les peuples, on a vu les hommes adorer une divinité : les uns se sont prosternés devant le soleil, d'autres devant une pierre; les uns ont adoré le Dieu des cieux, les autres le Dieu des enfers, et cette multiplicité d'idoles prouve au philosophe qu'il faut une religion pour les peuples...

— Assez, assez, lui dis-je. Tenez, mon ami, je pense, comme vous, qu'il faut une religion pour les peuples, c'est pourquoi je vais vous faire cadeau d'un livre religieux.

— Je l'accepte très-volontiers, dit-il ; et s'il est possible qu'il y ait des images, je le donnerai à mon petit frère pour l'amuser.

— Et vous-même, donc ?

— Oh ! moi, j'étudie la philosophie avec quelques amis.

— Sans doute avec les compositeurs sur la politique, l'économie sociale?...

— Précisément. Nous avons formé au collège un petit comité où nous lisons les journaux et où se discutent les sujets à l'ordre du jour.

— Mais, Monsieur le philosophe, ce livre religieux serait tout aussi bon pour vous que pour votre petit frère.

— Monsieur ! je ne suis plus un enfant : j'ai quinze ans moins quelque chose ; il faut émanciper la jeunesse. Pourquoi ne penserais-je pas comme mon père, comme mes professeurs ?

— Et que pensent-ils donc ?

— Cela est clair, ce qu'ils pensent, puisqu'ils nous recommandent la religion et qu'ils ne vont jamais à la messe ; ils pensent que la religion est bonne pour le peuple. »

J'étais confondu d'étonnement. J'aurais voulu donner le fouet à cet enfant, mais j'avais crainte qu'il ne vînt pas à la prédication que je méditais pour l'ouverture de la chapelle, et je me contentai de lui recommander d'accompagner sa mère qui devait s'y rendre.

— Volontiers, me dit-il. Je lui offrirai mon bras, et nous irons ensemble vous entendre.

Il sortit. J'ouvris les fenêtres, car j'étouffais. Pauvre

religion ! me disais-je à moi-même, à qui donc t'adresser ? Le magistrat te renvoie à l'homme de finance, celui-ci au négociant, le négociant à sa femme, sa femme à sa servante, la servante à l'enfant, et l'enfant à son petit frère ! Pauvre religion ! partout demandée pour les autres et partout refusée pour toi-même, où donc te réfugier ? Repoussée, renvoyée, ballottée de main en main, comme la paume que chacun relance à son voisin, il ne te reste plus qu'à t'aller cacher dans le ciel d'où tu es descendue. Si les hommes se croient trop grands seigneurs pour te recevoir, les anges, au moins, se prosterneront devant toi, et le ciel adorera ce que la terre méprise !

Mais enfin le dimanche arriva. Les préparatifs de la chapelle n'étant pas achevés, je voulus au moins donner ce jour-là une simple prédication chez moi, et j'y invitai *uniquement* le sous-préfet, le banquier, le drapier, sa femme, leur fils et leur servante. Lorsque tous furent réunis, je plaçai devant moi une table, je lus un chapitre de la Bible, et je leur fis entendre un discours dont je n'ai conservé que le fragment qui va suivre :

De grâce, où est-il donc ce peuple auquel vous voulez que je porte une religion ? Tout le monde veut un peuple et personne ne veut en être. Du haut de son trône, le monarque dit : *le peuple !* et il parle en cela de la nation entière. A la tribune, le député et le pair de France répètent : *le peuple !* et ils y comprennent le banquier comme l'artisan. Le magistrat devant son tribunal, l'administrateur dans ses bureaux, le philosophe dans son livre, tous crient : *le peuple !* et ils se montrent du doigt les uns les autres. Descendez jusque dans les classes les plus pauvres, les plus ignorantes de la société, et vous trouverez encore le pédagogue dans son école primaire, le garde-champêtre sur la place publique de son village, vous parlant *du peuple !* Et, chose admirable ! le garde-champêtre, pas plus que le monarque, le pédagogue, pas mieux que le pair de

France, ne s'imaginent faire partie de ce peuple; en sorte que, dans l'esprit de tous, le peuple ce sont les autres hommes, ce qui revient à dire, il faut une religion pour les autres, mais pour moi, je puis m'en dispenser. Eh bien! à vous qui pensez cela sans oser le dire clairement, moi je répons sans détour: vous êtes de misérables orgueilleux! Quoi! vous croyez que Dieu a donné au monde une religion, nécessaire au monarque pour qu'il soit juste, au magistrat pour qu'il soit intègre, au serviteur pour qu'il soit fidèle, et vous pensez que vous seuls vous n'en avez pas besoin? Mais votre moralité est donc bien supérieure à celle de tous ces hommes, que vous repoussez pour vous l'appui que vous réclamez pour eux? Vous possédez donc une intelligence qui dépasse de bien haut celle du genre humain entier, que vous puissiez deviner les vérités religieuses qu'il faut révéler au reste du monde? « Dieu parle à tous les peuples, mais moi, pensez-vous, » je puis me boucher les oreilles, la religion est bonne » pour le peuple! Tous les sages, tous les philosophes, » tous ont senti le besoin de la révélation, mais moi je » puis passer outre, la religion est bonne pour le peuple. » Sur tous les points du globe, le genou des peuples et » des rois fléchit devant la Divinité; mais moi je puis » rester debout, la religion est bonne pour le peuple. » Qu'on mette la lisière de la foi aux enfants, moi je puis » marcher seul au flambeau de ma propre raison et avec » la force de ma conscience! » Et si la folie de ce langage ne vous est pas encore assez évidente, placez-vous devant le tribunal de Dieu au dernier jugement, et tandis que tous les peuples seront tremblants, prosternés à ses pieds, ayez le courage de lui dire : Me voici, Seigneur, avec ma conscience et ma raison. Tu avais donné la révélation à la terre, Jésus-Christ au monde, ton Saint-Esprit aux hommes; mais révélation, Jésus-Christ, Saint-Esprit, tout cela était bon pour le peuple; moi, j'ai pu m'en passer.

Me voici, juge-moi, récompense-moi comme je le mérite, car je déclare à la face des cieux et de la terre que j'ai été, sans le secours de la religion, un homme droit, intelligent, vertueux.

— Et moi, je vous répète à vous, qui, faisant profession de croire en un Dieu et en un avenir, renvoyez cependant au peuple la religion dont vous ne voulez pas pour vous-même; je vous répète encore : Vous êtes de misérables orgueilleux !

Mais peut-être me suis-je trompé; peut-être n'avez-vous pas la prétention de vous mettre au-dessus d'une religion que Dieu aurait donnée aux hommes; et peut-être ne repoussez-vous la révélation que parce qu'à vos yeux elle n'est qu'une invention humaine, qu'un ressort politique, un heureux mensonge qu'il faut conserver pour maintenir l'ordre dans la société, l'obéissance parmi les peuples et les bonnes mœurs dans les familles; et ainsi, sans accepter son joug pour vous-mêmes, peut-être trouvez-vous bon de l'imposer aux autres. Dans ce cas, je l'avoue, vous n'êtes plus des orgueilleux, vous êtes de misérables hypocrites ! Quoi ! vous croyez que la religion est un mensonge, et vous voulez qu'on la donne pour une vérité ? Vous voulez qu'on promette un ciel, là où vous savez qu'on ne trouvera que le néant ? Vous voulez que par de fausses espérances on impose aux hommes des sacrifices, des vertus qui ne recevront jamais de récompenses ? Au besoin, vous les exhorterez vous-mêmes, et dans le fond de votre âme vous les regarderez comme vos dupes ? Vous exploiterez leur faiblesse d'esprit, leur superstition, pour développer en eux des sentiments de justice, de dévouement, que vous ne leur donnerez pas en retour ? En un mot, vous voulez qu'on dresse des chaires, qu'on publie des livres, qu'on annonce à tous une religion mensongère que vous repoussez vous-mêmes ?... Qu'est-ce donc que cela, sinon de l'hypocrisie, de la plus lâche hy-

pocrisie? Vous demandez que l'on prêche à vos femmes la vertu au nom de l'Évangile; mais c'est donc à une imposture que voulez devoir leur fidélité et leur affection? Vous désirez qu'on enseigne l'obéissance à vos enfants au nom de Jésus-Christ; mais c'est donc dans une indigne fiction que vous voulez qu'ils puisent pour vous le respect et la reconnaissance? Vous qui dites aimer cette épouse, ces enfants, vous voulez donc les conduire à leur perte, en les poussant dans un abîme qui vous effraie vous-même? Cacher une vérité si importante à des êtres qui, comme vous, ont un si grand intérêt à la connaître, c'est les tromper indignement, c'est les priver dans ce monde d'une liberté d'action que vous réservez pour vous-mêmes. Vous soumettez en apparence à un culte extérieur, à des cérémonies vaines; prononcer devant eux quelques mots de respect pour la Bible, c'est leur mentir, c'est abuser de leur faiblesse, c'est les dépouiller de leur liberté à votre profit, c'est, en un mot, la plus noire hypocrisie!

Je vous comprends : pour excuse vous me dites que par la religion vous espérez faire le bonheur du peuple, non dans une autre vie, mais dans ce monde, et que vous acceptez ce mensonge comme le moyen le plus efficace pour obtenir le bien. Ainsi, en résumé, voici votre pensée : Posons l'erreur et le mensonge pour principe, et nous aurons pour conséquence la vérité et la vertu. Mais l'absurdité de ce raisonnement ne révolte-t-il pas votre esprit? Quand a-t-on vu le bien résulter de l'erreur? Dans quel art, dans quelle science un principe faux a-t-il conduit à une connaissance vraie? Comment l'imposture, funeste dans la morale, la politique, le commerce, les sciences, pourrait-elle être bonne en religion? Je vous suppose un moment monarque absolu d'un vaste royaume. Tout est prêt à obéir à un signe de votre main; cependant vous ne voulez employer cette puissance que pour le bien de vos su-

jets. En montant sur le trône, vous réunissez autour de vous le magistrat, le guerrier, le savant et le ministre de la religion; vous dites à tous : « Je veux le bonheur de » mon peuple. Vous, dépositaire du glaive de la justice, » cherchez la vérité; vous, défenseur de la patrie, soyez » fidèle à votre roi; vous, philosophe, cherchez la vérité » dans la science, pour l'appliquer au bien-être de la na- » tion: mais vous, ministre du Dieu de vérité, prêchez le » mensonge au peuple, c'est le moyen de le rendre heu- » reux. »

Un tel discours vous révolte, et cependant, pour être conséquents avec vous-mêmes, voilà ce que vous devriez dire. Reconnaissez donc qu'il y a folie à prétendre faire porter de bons fruits à un mauvais arbre, et à attendre que l'ordre, la paix, la vertu, les bonnes mœurs sortent d'une religion, si cette religion est un mensonge.

Mais si, dans votre sagesse, vous avez découvert qu'une religion est une chose bonne pour gouverner, et si cette découverte est aussi celle de tous les hommes réfléchis de notre époque, comme celle des sages de tous les siècles, il est à croire que votre découverte est une vérité, et qu'en effet la foi religieuse est le meilleur moyen de faire le bonheur du genre humain. Mais ce que vous, hommes, dans votre sagesse, vous avez découvert, votre Créateur n'aura-t-il pas été assez intelligent pour le découvrir lui-même, et si la religion est un moyen si parfait pour conduire l'humanité au bonheur, Dieu n'aura-t-il pas songé, avant vous, à la donner au monde? Sans cela la créature qui aurait inventé la religion, serait plus sage que le créateur qui l'aurait oubliée? Mais si c'est à Dieu et non à l'homme qu'il faut faire remonter la première pensée d'établir une religion, cette religion est une vérité! Et voilà l'immense différence entre votre sagesse et la sagesse du Créateur. Dans votre faiblesse, vous forgiez une religion mensongère, et Lui, dans sa toute-puissance, donne une

religion qui est vraie; si vous aviez destiné la vôtre au peuple, c'est-à-dire aux sots, Dieu donne la sienne à tous les hommes, c'est-à-dire à vous, qui que vous soyez, et je conclus, en partant de votre principe : Oui, il faut une religion, non une religion *quelconque*, mais une religion *vraie*, une religion, non pour le *peuple*, mais une religion pour *tous*; pour vous et pour moi les premiers. Cette religion vraie et pour tous existe : c'est la religion chrétienne, n'ont telle que l'ont travestie les hommes qui veulent l'imposer aux autres, mais telle que Jésus-Christ l'a donnée lui même au monde entier, telle enfin qu'elle se trouve dans la Bible, et c'est à ce livre que je vous renvoie pour apprendre à la connaître.

religion qui est vraie ; si vous aviez désiré la votre au
peuple, c'est-à-dire aux sots, Dieu donne la sienne à tous
les hommes ; c'est-à-dire à vous, qui que vous soyez, et je
conclus, en parlant de votre principe ; Oui, il faut une
religion, non une religion quelconque, mais une reli-
gion vraie, une religion, non pour le peuple, mais une
religion pour tous, pour vous et pour moi les premiers.
Cette religion vraie et pour tous existe ; c'est la religion
chrétienne, n'ont-elle que l'ont traversée les hommes qui
veulent l'imposer aux autres, mais telle que Jésus-Christ
l'a donnée lui-même au monde entier, telle enfin qu'elle
se trouve dans la Bible, et c'est à ce livre que je vous ren-
voie pour apprendre à la connaître.

PARIS.

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.